



COMPAGNIE PATRICK SCHMITT

présente

LE HAORI DE SOIE

inspiré du roman de Yasushi Inoué
« le fusil de chasse »

© Editions Stock

Du 22 mars au 1^{er} avril 2012

- Du jeudi au samedi à 20h30 • Dimanche en matinée à 16h00
- Relâche lundi, mardi & mercredi
- Plein tarif : 22 €
- Tarif senior, cartes *nanterrien* : 15 €
- Demandeurs d'emploi, étudiants : 11 €
- Durée du spectacle : 1h20 sans entr'acte

La Forge / Cie Patrick Schmitt
17/19 rue des Anciennes Mairies 92000 Nanterre
RER A – Station NANTERRE-VILLE
Tel : 01-47-24-78-35
contact@laforge-theatre.com
www.laforge-theatre.com



Production : La Forge / Cie Patrick Schmitt

LE HAORI DE SOIE

inspiré du roman de Yasushi Inoué
« le fusil de chasse »

(Avec l'aimable autorisation des © Editions Stock)

Depuis longtemps, j'ai envie de faire un spectacle qui donne à voir cela : un évènement ou une suite d'évènements, colorés de la personnalité et de la vie des différents témoins ou protagonistes qui en livrent un récit subjectif ; autrement dit, un texte qui donne à prendre conscience du « réel » (en l'occurrence il s'agit là d'un réel fictif puisque c'est une œuvre littéraire, mais qu'importe, c'est la réalité des personnages) de manière fragmentaire et selon différents points de vue, la réalité n'étant finalement rien d'autre que cette superposition des différentes visions qu'on en a.

LE TEXTE INITIAL

Publié en 1949, le court roman *le fusil de chasse* se passe dans le Japon de l'immédiat après-guerre ; il raconte à première vue ce qui pourrait être une banale histoire d'adultère qui «se résout» par la mort d'une des protagonistes.

La forme choisie (passée l'introduction qui place l'auteur dans la simple situation de passeur et nous permet de donner un contexte au récit) est une forme épistolaire, les trois lettres écrites par l'amante, sa fille, et la femme légitime s'adressant au même lecteur supposé, qui est l'homme au centre de l'aventure.

Ce qui fait la singularité du récit de Yasushi Inoué, c'est de donner cette histoire à découvrir non pas du point de vue d'un narrateur extérieur qui nous exposerait dans l'ordre ou à peu près, tous les éléments d'information nécessaires à une bonne compréhension de ce qui s'est passé, mais de livrer trois points de vue sur la chose, chaque personnage (la femme, l'amante, la fille de l'amante) choisissant de raconter tel ou tel évènement en fonction de ce qui l'a frappé, blessé, étonné ou plus simplement de ce qu'il en a perçu, puisque l'histoire évoquée était supposée être une histoire tenue secrète.

La jeune fille **Shoko** évoque un journal intime appartenant à sa mère et dont elle a pris connaissance sans y être autorisée, juste avant la mort de celle-ci.

Midori, la femme trompée, peu de temps après la mort de l'amante, envoie enfin à son mari une lettre pour demander le divorce (dans un contexte socialement soucieux des convenances, c'est un geste fort) alors qu'on s'aperçoit qu'elle connaissait depuis des années l'existence de la relation interdite.

Saiko, sur le point de mourir, tient à faire à son amant une ultime confession qui remet singulièrement en question ce qu'ils ont vécu.

Cette histoire est ainsi livrée au lecteur par bribes, de manière incomplète, chargée d'émotion et de non-dits, l'auteur allant jusqu'à faire évoquer une même séquence par les trois protagonistes de manière sensiblement différente. Chaque lecteur est ainsi invité à tisser sa propre reconstitution en remplissant les «blancs» laissés par les personnages et en choisissant la plus «juste» version de tel ou tel évènement.

L'ADAPTATION

Il s'agissait de transformer un texte destiné à être lu en un texte fait pour être dit, incarné. Les modifications que j'ai opérées sur le texte initial sont toutes gouvernées par ce souci.

Partant de là, je n'ai gardé que le corps du récit à savoir les trois lettres que je me suis efforcée de transformer en trois monologues.

Il m'a donc fallu les réduire à une durée scénique possible, rendre le style parfois un peu plus direct, travailler sur une ponctuation qui suggère, déjà à simple lecture, un tempo.

Par souci de fidélité, j'ai gardé pour l'essentiel la construction de chaque lettre, mais j'ai allégée ces dernières de certaines redites et de certaines tournures, qui en jeu ne feraient que souligner - parfois maladroitement - ce que l'acteur peut avantageusement donner à voir ou ressentir.

S'agissant d'une traduction, et d'une traduction un peu ancienne, je me suis autorisée une liberté sans doute plus grande que si j'avais dû appréhender le récit dans le texte original.

J'ai cherché un rythme propre à chaque monologue pour toucher au plus près la personnalité et l'état émotif de chacune de ces femmes (du moins ce que j'en percevais).

C'est en raison de cette adaptation et notamment parce que j'ai supprimé l'introduction, que je n'ai pas gardé le titre initial (qui trouve beaucoup de sa justification dans cette introduction donnée par l'auteur comme un clin d'œil pudique à son lecteur) ; j'ai choisi *le haori de soie*, parce que ce fameux haori, évoqué tour à tour par les trois femmes est central : c'est l'objet révélateur. Il a frappé le regard de Midori quand elle découvre l'adultère des années plus tôt ; il conduit à la révélation qui induira au moins en partie la mort de Saiko ; enfin il insinue le pressentiment de la mort de sa mère chez Shoko.

En raison de la sonorité, j'ai débaptisé Shoko (quand on ne le voit pas écrit avec son S et son K, cela peut mener l'auditeur à se laisser parasiter par ce que cela évoque en Français) ; je l'ai remplacé par Yoshiko.

J'ai creusé, en outre, la différence d'âge entre Saiko et Midori, parce que de nos jours, les quatre ans de différence évoqués par l'auteur signifient trop peu de chose, pour donner à imaginer l'étendue du désarroi de Midori au début de l'histoire.

LA THEATRALITE

Comme il s'agit d'une œuvre initialement littéraire, se posait immédiatement la question de la théâtralité. Ce qu'on perd du récit originel, il s'agit de le remplacer par autre chose qui sur scène donnera force et dynamisme à ce qu'on raconte. C'est pourquoi, mes trois personnages sont en situation :

- une situation d'adresse et ça, l'auteur nous la donne : un seul et même destinataire, ce fameux Josuke, amant, mari, proche ami de la famille, auquel aucune de ces femmes n'a osé ou pu parler «pour de vrai». L'interlocuteur n'est pas présent sur le plateau, le public est le médiateur, mais j'ai souhaité en revanche qu'il soit par instant clairement évoqué : d'où la présence de Jean-Claude Oleksiak, contrebassiste, qui apparaît occasionnellement et endosse la figure masculine, plus qu'à proprement parler le personnage de Josuke tel que les lettres l'évoquent ;

- et surtout, une situation concrète qui crée de vrais appuis de jeu. Pour chacune de ces femmes, j'ai donc décidé d'un moment plausible de leur vie, de préférence un moment fort, signifiant ou caractéristique, où ce qui fait la matière de la lettre peut être énoncé. Dans l'ordre :

- Yoshiko est en train de détruire le fameux journal de sa mère ;

- Midori, de pratiquer des échauffements de danse une dernière fois dans la maison qu'elle partage avec son mari ;

- Saiko vient d'absorber le poison fatal et vit donc ses derniers instants. (J'ai souhaité qu'on ait parfois l'impression qu'elle parle de l'au-delà pour donner une dimension posthume à sa confession).

LE DISPOSITIF SCENIQUE

Des trois situations choisies résulte le dispositif scénique : une boîte noire où poser, selon les monologues quelques éléments qui donnent à imaginer trois lieux différents isolés en lumière.

- Le jardin de la maison de Saiko.

Ce jardin est suggéré avant tout par la texture particulière du sol, un sol de sable noir et jonché de feuilles mortes et un lieu en centre scène où «faire le feu».

L'intérieur de la maison de Midori et Josuke.

En fait, cet intérieur ne comporte que quelques éléments : un mannequin de couturier homme habillé d'un complet chic à l'occidental comme figure figée, insolite et chosifiée de Josuke, un paravent japonais pour structurer l'espace, orné de feuilles d'or pour évoquer l'aisance du milieu social dans lequel on évolue, une natte ou un tapis de danse sur lequel Midori s'échauffe.

- la chambre de Saiko, qui deviendra chambre mortuaire.

LES COSTUMES

Chaque personnage a un costume qui le définit au premier coup d'œil.

Yoshiko est une jeune fille qui poursuit ses études : elle porte donc l'uniforme «traditionnel» des lycéennes dans des écoles de la bonne société à savoir la jupe courte plissée, les chaussettes montantes et le petit chemisier blanc avec liseret bleu, tenue qui à l'avantage de créer d'entrée une silhouette juvénile.

Midori est habillée à l'occidentale, dans une tenue chic (on a de l'argent et ça se sent) et sportive voire un peu masculine qui affirme d'entrée son côté «femme libérée» fréquentant les milieux artistiques d'avant garde.

Quant à Saiko, j'ai tenu à donner une image japonisante à sa silhouette. Son costume n'est pas un kimono complet et ceinturé qui donne un côté trop tenu et structuré, mais un yukata qui a la fluidité d'une robe de chambre, puisqu'elle quitte à peine sa chambre de malade. On doit penser au vêtement traditionnel japonais, au fameux haori, mais sans le montrer.

Le musicien porte, lui, un costume occidental élégant.

POUR CONCLURE

Je me suis emparée de ce texte non seulement comme adaptatrice et metteuse en scène, mais aussi comme actrice et j'y incarne les trois rôles.

Dramaturgiquement, s'il fallait le justifier, je dirais que ces trois femmes sont de la même famille - il s'agit de la mère, la fille et la cousine de la mère. J'ai cherché, bien sûr en jeu, la particularité de chacune. La ressemblance physique qui naît nécessairement du fait qu'une seule actrice interprète les trois rôles me semble un atout. Elle crée une dimension de trouble supplémentaire.

Emmanuelle MEYSSIGNAC

le haori de soie

inspiré du roman de Yasushi Inoué

« le fusil de chasse »

Conception, interprétation et mise en scène : Emmanuelle MEYSSIGNAC

Accompagnement à la contrebasse : Jean-Claude OLEKSIK

Création des costumes : Laurence CHAPPELLIER

Régie générale : Xavier BRAVIN

Avec l'aimable autorisation des © Editions Stock

NOTES BIOGRAPHIQUES

L'AUTEUR

Yasushi Inoué est né en 1907. Fils d'un chirurgien militaire, il a été élevé par la compagne de son grand-père, une ancienne geisha. Attiré très tôt par la poésie, il abandonne les études médicales traditionnellement entreprises dans sa famille pour étudier la philosophie à Kyoto et fait une thèse sur Paul Valéry.

Il publie poèmes et nouvelles dans des revues et fait du journalisme dans les années 1930. Il se fait connaître après la guerre par une nouvelle *Combats de Taureaux* et *Le Fusil de Chasse* qui obtiendra le fameux prix Akutagawa, (équivalent de notre Goncourt) en 1949.

Son oeuvre est prolifique (nouvelles, essais, romans, poèmes) jusqu'à sa mort en 1991. C'est un écrivain secret qui manifeste parfois une nostalgie du Japon ancien foudroyé par la modernité. Beaucoup de ses romans sont historiques, toujours très documentés et se passent en Chine ou au Japon.

A citer parmi les plus connus, en dehors du *fusil de chasse* : *le maître de thé*, *le loup bleu*, *la tuile de Tenpyo*, *les chemins du désert*, *histoire de ma mère*, *le roman de Gengis Khan*.

L'INTERPRETE / METTEURE EN SCENE



Après son diplôme de l'institut d'Etudes Politiques de Paris, **Emmanuelle Meyssignac** commence la pratique théâtrale. Elle entre au Conservatoire National Supérieur d'Art Dramatique où ses formateurs sont Jean-Pierre Vincent, Gérard Desarthes, Jean-Pierre Miquel et Daniel Mesguich.

Elle exerce son métier d'actrice depuis plus de vingt ans dans différentes structures : de la Comédie Française au théâtre privé, en passant par les compagnies subventionnées et les théâtres missionnés (notamment Chartres), la Maison de la Poésie ou les Scènes Nationales.

Elle aborde des répertoires tant classiques (Racine, Musset, Molière, Marivaux, théâtre élisabéthain) que plus contemporains (August Strindberg, Harold Pinter, Albert Camus jusqu'à Martin Crimp et Normand Chaurette ou encore Jean-Claude Brisville et Jacques Kraemer...) Elle a travaillé avec Jean-Pierre Miquel, Joël Jouanneau, Jacques Kraemer,

Dominique Quéhec, Patrick Schmitt, Baki Boumaza, Jean-Luc Borg, Anne Petit...

Sa fréquentation assidue des textes classiques, son goût de la langue française, son attention au phrasé et à ses rythmes, l'amènent naturellement à faire sa première mise en scène à la Maison de la Poésie avec *Aphrodite* de Pierre Louÿs.

Le Haori de Soie est son quatrième spectacle comme conceptrice et metteure en scène, après *Feux* de Yourcenar et un spectacle de chansons.

Elle pratique la danse contemporaine, le chant lyrique, le piano et est soucieuse d'intégrer ses pratiques corporelles et musicales aux spectacles qu'elle conçoit.

Elle enseigne le théâtre dans le cadre d'ateliers à l'Institut d'Etudes Théâtrales à la Sorbonne Nouvelle et au Conservatoire à Rayonnement Régional de Cergy.

Elle a tourné un peu au cinéma, régulièrement à la télévision et enregistre occasionnellement pièces et fictions à Radio France

LE MUSICIEN



Jean-Claude Oleksiak étudie la contrebasse au Conservatoire National de Gennevilliers, puis suit des cours avec Paul Imm et François Théberge à l'I.A.C.P. d'où il sort diplômé (basse et arrangement).

Il se produit en France et à l'étranger dans diverses formations avec Emile Parisien, Pierre Perchaud, Sébastien Paindestre, Bertrand Ravalard, Eric Barret, François Théberge, Sylvain Beuf, Serge Merlaud, Alain Jean-Marie, Olivier Hutman, Sara Lazarus, Gaël Mevel...

Il enregistre régulièrement aussi pour le cinéma (Gavras, Ellipse Animation, Cinéa Production...).

Il dirige depuis 4 ans « Les Bruits de la lanterne », formation spécialisée dans les ciné-concert.

Il est directeur artistique depuis dix ans d'un lieu sur Malakoff faisant partie de la Fédération des Scènes de Jazz (FSJ) : La Fabrica'son.